

entreprit d'Aehrenthal sur la réouverture des Détroits, les tentateurs ont laissé dire. Nantis plus tard, ils n'ont point laissé faire. De ces conversations il ne demeure nulle trace. On ne peut accuser de duplicité ceux qui invoqueront plus tard le changement des conjonctures. Dans la digue que la Grande-Bretagne croit devoir lever contre la Russie, l'Italie doit jouer son rôle. Les Balkans, selon une histoire traditionnelle, sont les chemins de descente de la Russie vers la mer libre. Les possesseurs de la route des Indes prétendent leur barrer la voie. Jadis le *Drang nach Osten* austro-allemand fut encouragé par l'Angleterre : voyez l'attitude de Salisbury au congrès de Berlin de 78, qui se termine par la défaite russe et la victoire germanique sur les Slaves des Balkans. Maintenant la descente russe revêtirait la forme bolchévique. Le remède est tout trouvé : c'est le fascisme italien. De là les éloges de M. Churchill. De là le revirement italien, qui lâche les Soviets, reconnaît la Bessarabie roumaine, prend la place de l'Autriche comme frein à l'union des Slaves.

Pourtant l'histoire ne se recommence. Jadis, quand le *Drang nach Osten*, d'abord innocent, parvint à la Méditerranée même, puis à l'Iran, aux portes de l'Inde, le sursaut britannique se rapprocha des Russes, plus faibles; le Neptune anglais lança ce *Quos ego*, qui aboutit à la Guerre. Ceci pourrait bien se renouveler vis-à-vis d'une Italie descendue du rêve balkanique sur les flots du *Mare nostrum*. Et puis — voici l'autre histoire — les Balkaniques ont senti le péril. Maintenant, ils sont capables de résister aux grandes Puissances : la péninsule peut-elle être encore l'échiquier facile de jeux compliqués?